

Le ver dans le fruit *Parasite* de Bong Joon-ho

Zoé Protat

Volume 37, numéro 4, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91801ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Protat, Z. (2019). Compte rendu de [Le ver dans le fruit / *Parasite* de Bong Joon-ho]. *Ciné-Bulles*, 37(4), 14–15.



Le ver dans le fruit

ZOÉ PROTAT

Une évidence et une surprise. C'est la double réaction que la Palme d'or remportée par Bong Joon-ho, une première pour le cinéma coréen, a provoquée sur la Croisette en mai dernier. Tout d'abord une évidence pour qui était sur place et pouvait humer dans l'air l'excitation générale : **Parasite** faisait l'unanimité, un phénomène extrêmement rare et d'ailleurs revendiqué publiquement par le jury de cette 72^e édition. Mais ne négligeons pas non plus la surprise, car au sein de ces sélections officielles toujours saturées des mêmes habitués, le réalisateur faisait figure d'*outsider*. Roi absolu du box-office dans son pays, transfuge à succès dans le circuit de la supercoproduction internationale, le nom de Bong Joon-ho demeure dans l'esprit de plusieurs encore accolé au cinéma de genre — un cinéma souvent boudé par les sélections susmentionnées. Cela ne

fait aucun doute, nous avons bien affaire à une Palme d'or exceptionnelle à tous niveaux.

Devant certaines œuvres, le traditionnel exercice du résumé s'avère périlleux. L'intrigue de **Parasite** étant diaboliquement construite dans une enfilade de surprises, il ne faudrait surtout pas l'éventer par des informations trop généreuses ! Nous dirons donc seulement qu'il s'agit d'un cruel jeu de miroirs entre deux familles de Séoul, la première composée de laissés-pour-compte calculateurs et sans scrupules, la seconde de parvenus quelque peu naïfs. Ne reculant devant rien, les pauvres Kim se colleront aux riches Park et se rendront indispensables... jusqu'à ce qu'un tournant scénaristique proprement ahurissant fasse basculer le tout dans une farce plus terrifiante encore.

Drame familial felleux, suspense affolant, comédie ultranoire et critique sociale vitriolique, le tout saupoudré d'une finale horrifique digne d'un slasher : **Parasite** ose tout et amalgame tout, les tons, les ambiances, les niveaux de profondeur et d'interprétations, laissant le spectateur pantois et conquis. Ces mélanges à l'efficacité fulgurante sont toutefois bien connus des amateurs de Bong Joon-ho. Si **Memories of Murder** (2003), où deux policiers aux méthodes opposées traquaient un tueur en série, pouvait s'envisager comme un *thriller*, **The Host** (2006) était déjà un beau puzzle. À la fois film de monstre, manifeste environnementaliste et commentaire sous-jacent sur la présence militaire américaine en Corée, cette histoire de créature mutante née du déversement de produits toxiques dans le fleuve Han séduisit autant les mordus de sensations fortes et que



les critiques les plus intellectuelles. Quant à ceux qui n'étaient pas encore convaincus, ils le seront certainement avec **Parasite**.

Bong Joon-ho est de retour en Corée après deux productions internationales: **Snowpiercer** (2013), adaptation de la bande dessinée postapocalyptique de Jacques Lob et Jean-Marc Rochette, et **Okja** (2017), fable écologique tous publics. Plus incisif et mordant que les précédents opus, **Parasite** poursuit le style particulier de son auteur tout en le peaufinant avec une indéniable maestria. Dans son titre même, c'est une œuvre chausse-trappe. Mais qui est donc ce parasite? Pas un insecte immonde, plutôt un phénomène biologique: un être qui vit aux dépens d'un autre, sans le détruire, mais en en vampirisant la substance vitale. À travers cette figure angoissante, Bong Joon-ho file la métaphore d'une lutte des classes à la coréenne. La réalité de la famille Kim, qui vitote pauvrement de petits boulots et d'arnaques minables dans un entresol insalubre, va ainsi se heurter violemment à celle de la famille Park, rutilante, occidentalisée, cousue de peurs absurdes et de crédulités ridicules. Un choc qui fait évidemment sens dans une société aussi conservatrice socialement qu'intensément capitaliste économiquement que celle de la Corée du Sud, mais qui est par ailleurs totalement universel. Et si les rôles des bourreaux et des victimes sont bien campés, la préférence du réalisateur va clairement aux « méchants » escrocs Kim, qui remportent la palme de l'intelligence, de la solidarité et de la chaleur humaine. En cela, le film rejoint

le mélodrame **Mother** (2009), où une mère courage ambiguë tentait par tous les moyens de prouver l'innocence de son fils asocial accusé d'un crime. Les héros ne sont pas là où on les attend!

Parasite est un film somme tout intimiste, voire claustrophobe: la majeure partie de l'action se déroule dans la maison des Park, littéralement envahie par les Kim. Cette demeure à l'architecture ultramoderne, incluant une spectaculaire baie vitrée, agit en tant que personnage à part entière. Secrets ou non, ses multiples niveaux figurent autant d'avenues narratives. Ici, les classes sociales se déploient de manière verticale, à l'inverse de l'immeuble haussmannien parisien où les maîtres occupaient le rez-de-chaussée et les pauvres domestiques, les marseilles sous les toits. On retrouvait une mécanique similaire dans **Snowpiercer**, sur le long cette fois-ci, les riches se réservant les wagons avant d'un train, ultime maison d'une humanité anéantie par les dérèglements climatiques. Et chez Bong Joon-ho, si la critique sociale est acerbe, elle est aussi toujours inventive. Même les éléments apparaissant complètement improbables sont basés sur des réalités locales: un *bunker* insoupçonné (pour ne pas en révéler davantage!) sera ainsi le stigmate véridique de la peur panique du nucléaire sévissant entre les deux Corées.

Mais le plus surprenant dans tout cela pour le spectateur néophyte, c'est bien l'humour. Un humour ravageur qui traverse le film de part en part! Distillé par des dialogues ciselés, mais également par un comique de situation achevé et un

sens de l'espace minuté au poil près, cet humour fait passer toutes les pilules: celle de la vraisemblance parfois, mais surtout celle du socialement acceptable. Rire des manigances de la famille Kim, rire des prétentions et des infortunes de la famille Park, puis être horrifiés par ce même rire, c'est l'exploit Bong Joon-ho. Et c'est aussi pourquoi le film est à ce point séduisant.

Extrêmement généreux, **Parasite** s'adresse autant à notre intelligence qu'à nos tripes. Son passionnant récit à tiroirs s'ouvre et s'emboîte à l'infini pour le plus grand plaisir d'un spectateur qui vivra toute la gamme des émotions: hilarité, tension, angoisse, surprise, horreur... sans oublier la richesse d'une matière politique excentrique et jouissive. On ne peut s'empêcher de se dire que dans un monde idéal, une œuvre de cette trempe devrait caracoler en tête de tous les box-offices. (Sortie prévue: 25 octobre 2019) **CE**



Corée du Sud / 2019 / 131 min

RÉAL. Bong Joon-ho **SCÉN.** Bong Joon-ho et Han Jin-won **IMAGE** Hong Kyeong-pyo **SON** Choi Tae-young **MUS.** Jeong Jae-il **MONT.** Yang Jin-mo **PROD.** Jang Yeong-hwan et Kwak Sin-ae **INT.** Song Kang-ho, Choi Woo-sik, Park So-dam, Cho Yeo-jeong **DIST.** MK2 | Mile End